



**JE N'AI
RIEN
OUBLIÉ**

CE FILM A REÇU LE PRIX CINÉMA 2011 DE LA FONDATION DIANE ET LUCIEN BARRIÈRE



DISTRIBUTION

Studio 37  REZO FILMS

REZO FILMS
29, RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE
75009 PARIS

TÉL. : 01 42 46 96 10 / 12
FAX : 01 42 46 96 11

Matériel presse et publicitaire disponible sur www.rezofilms.com

PRESSE

MOTEUR !

DOMINIQUE SEGALL / LAURENCE FALLEUR
ASSISTÉS DE NICOLAS HOYET
20, RUE DE LA TRÉMOILLE
75008 PARIS
TÉL. : 01 42 56 95 95
NICOLAS.HOYET@MAIKO.FR

QUAD ET BLUEPRINT FILM

JE N'AI RIEN OUBLIÉ

UN FILM DE
BRUNO CHICHE

AVEC

**GÉRARD DEPARDIEU
ALEXANDRA MARIA LARA
FRANÇOISE FABIAN
NIELS ARESTRUP
YANNICK RENIER**

AVEC LA PARTICIPATION DE **NATHALIE BAYE**

D'APRÈS LE ROMAN «**SMALL WORLD**» DE MARTIN SUTER
AUX ÉDITIONS CHRISTIAN BOURGOIS

SORTIE LE 30 MARS 2011

DURÉE 1H33 - VISA 126 140 - 2:35 - DOLBY & DTS



SYNOPSIS

Depuis des années, Conrad Lang vit aux crochets de la riche famille Senn. D'abord camarade d'enfance de Thomas, puis gardien de leur maison de vacances à Biarritz, ils l'utilisent comme bon leur semble et lui s'en satisfait.

Mais lorsque son état de santé se dégrade, lorsqu'il se met à raconter à Simone, jeune épouse de l'héritier Senn, des souvenirs d'enfance qui ne collent pas tout à fait à l'histoire officielle de la famille, Elvira, la matriarche, se montre étrangement menacée. Comme si ce vieux fou inoffensif portait en lui les moyens de la détruire.

C'est alors qu'entre Conrad et Simone va naître une amitié étrange, amenant la jeune femme à faire face, pour lui, à une Elvira bien plus dangereuse qu'il n'y paraît.

ENTRETIEN AVEC BRUNO CHICHE

Qu'est ce qui vous a incité à faire partie de ce projet ?

J'ai eu un vrai coup de foudre de lecteur pour ce roman. J'ai d'abord été emporté par sa face romanesque née de ce personnage de Conrad entre deux mondes : le monde réel et son monde imaginaire. Puis j'ai été passionné par le secret qui sous-tend cette histoire et transforme ce roman en thriller familial. Pour autant, lorsque j'ai refermé le livre, j'étais persuadé qu'il était inadaptable. Et puis, un jour, j'étais chez moi dans le centre de la France, en convalescence, je me suis replongé dans «Small World», sans raison particulière. Et là, je me suis mis à l'annoter, bref à commencer à réfléchir à une éventuelle adaptation. C'était une envie inexplicable, presque animale. Mon producteur Nicolas Duval avait certes acheté les droits du livre. Mais je n'envisageais pas de le porter moi-même à l'écran. Ce projet s'est en fait imposé à moi. Comme j'aimais l'univers de ce livre, j'ai juste eu envie de passer le plus de temps possible avec Conrad, je me sentais étrangement proche de lui.

Comment alors adapte-t-on ce livre fleuve pour en faire un film ?

Il y avait en effet de quoi faire plusieurs films à partir de «Small World». Il y a de toute manière plusieurs façons d'adapter un roman. Soit on le recopie, soit on décide de le refermer une fois pour toutes et d'utiliser ce que sa mémoire a sélectionné pour créer une intrigue à partir de l'histoire du roman. Et c'est cette option que j'ai choisie. Certains expliquent qu'il faut trahir le livre qu'on adapte,

je n'aime pas trop ce mot. La première partie du roman raconte l'histoire d'amour entre Conrad et une jeune femme du nom de Rosemary. Sa deuxième partie se concentre sur les conséquences de la perte de mémoire de Conrad : ses souvenirs d'enfance qui remontent à la surface et mettent en péril la famille bourgeoise avec laquelle il a des liens depuis toujours. C'est cette partie-là qui m'intéressait le plus. Pour écrire le scénario, j'ai donc trahi la structure du livre mais pas son âme. Pour vous donner un exemple, j'ai choisi de laisser tomber le personnage de Rosemary en tant que tel. Mais comme certains aspects de sa personnalité m'intéressaient, je les ai intégrés dans d'autres personnages : ceux de Simone et Elisabeth. Avec l'adaptation, il faut toujours prendre garde à ne pas être trop révérencieux, surtout quand on a eu un immense plaisir à lire un livre.

Avec la maladie d'Alzheimer en toile de fond, l'un des défis de cette adaptation était aussi de ne pas tomber dans le pathos. Comment vous y êtes-vous pris ?

La première partie du roman de Martin Suter avait un aspect presque documentaire, quant à l'approche de la maladie. J'ai en effet préféré la laisser de côté. D'une part parce que d'autres cinéastes s'étaient déjà emparés avec talent de ce sujet mais surtout, je n'avais pas envie de montrer cette maladie comme un documentariste. Je me suis donc logiquement concentré sur la deuxième partie du livre, où la dramaturgie s'impose sur la tragédie. J'ai préféré raconter les effets étranges de cette maladie qui fait remonter à la surface de ceux qui en sont atteints, les souvenirs sans





doute les plus importants de leur vie. Et, pour éviter de sombrer dans le pathos, j'ai souhaité que l'émotion passe en permanence par le filtre des personnages qui entourent Conrad : certains touchés par lui, d'autres agacés par sa présence. JE N'AI RIEN OUBLIÉ n'est donc pas construit sur une note unique de compassion, le mystère qui entoure son intrigue entraîne le spectateur vers ailleurs. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai voulu entamer le film par une fausse piste. Je trouvais intéressant que le public soit un peu perdu au départ, qu'il ne sache pas vraiment qui est qui, puis qu'il reconstitue petit à petit les pièces du puzzle.

Pourquoi avoir choisi de confier le rôle de Conrad à Gérard Depardieu ?

J'ai toujours eu envie inconsciemment que ce soit Gérard qui interprète ce rôle. Mais j'avais très peur de tourner avec lui. C'est un homme que l'on disait très imprévisible dans ses comportements, ça peut effrayer, surtout quelqu'un comme moi qui n'a pas tourné beaucoup de films. Mais le visage de Gérard s'invitait en permanence entre les lignes du scénario. Car si Depardieu a un côté terrien, hyperactif, boulimique et j'en passe, c'est aussi un homme d'une légèreté et d'une délicatesse absolues et qui, comme Conrad, vit, flotte dans un autre monde, un monde bien à lui. Finalement nous nous sommes rencontrés, nous avons commencé à parler de cet étrange personnage et sommes tombés d'accord sur le fait qu'il ne fallait pas l'appréhender comme un malade, mais comme un homme libre, affranchi de toute notion de temporalité. Pour avoir oublié ce qu'il a fait cinq minutes plus tôt, pour ne pas se poser la question de savoir ce qu'il fera cinq minutes plus tard, il est dans l'émotion brute de l'instant présent. Dans un monde où nous sommes tous rattrapés par l'angoisse du passé et celle du lendemain, j'aimais montrer ce personnage hors normes, brut et lumineux. N'est-ce pas d'une certaine manière le portrait de Gérard Depardieu ? Alors qui d'autre ?

Comment s'est passé le tournage avec lui ?

Extrêmement bien car je crois que pour toutes les raisons évoquées plus haut, Gérard avait rendez-vous avec Conrad. On se conduit bien lorsqu'on est bien avec quelqu'un. Mais derrière votre question, il y en a, bien entendu, une autre. Comment se passe un tournage entre un «jeune» metteur en scène et une légende vivante comme Gérard ? La seule chose que je peux vous dire, c'est que jamais il ne m'a fait sentir le poids de son immense carrière. Il a eu la délicatesse de ne jamais me dire «Ecoute mon petit bonhomme, j'ai tourné avec Truffaut, Pialat, Ridley Scott, alors ce n'est pas toi qui va m'expliquer...». Non, Depardieu a l'humilité de grands bonshommes qui vous donnent de la confiance. Il est en ce sens, d'une grande élégance.

Pour la première fois de sa carrière, il a pour partenaire Niels Arestrup, à qui vous avez confié le rôle de son ami d'enfance, Thomas. Qu'est-ce qui vous a décidé à les réunir ?

Premièrement parce que Niels est l'un de mes acteurs préférés au monde. Et deuxièmement, parce que Thomas et Conrad sont à mes yeux les deux faces d'une même pièce. Or, cette idée-là correspond précisément à ce que Gérard et Niels peuvent dégager. En apparence, ils sont le jour et la nuit, le chaud et le froid, le volcanique et le cérébral. Mais la réalité n'est pas aussi tranchée ! Dans le rôle de Thomas, j'avais besoin d'un comédien charismatique, capable de faire le poids face à Gérard et d'incarner un homme à qui, comme dans l'intrigue, Conrad peut vouer une amitié quasi fraternelle mais aussi teintée d'admiration. On connaît Niels dans des personnages généralement plus violents, plus brutaux. Mais lorsque je l'ai rencontré, j'ai senti en lui une dimension ironique mais aussi tendre et même fragile, capable d'une grande élégance qui convenait parfaitement au personnage de Thomas. Et puis, très vite, j'ai découvert en lui un sens de l'humour assez peu exploité au cinéma. Du coup j'ai fait évoluer le personnage de Thomas dans ce sens-là. Il était plus cynique sur le papier... Dans le film, son personnage est en souffrance, d'une souffrance qu'il ne s'explique d'ailleurs pas, elle est inconsciente.

En donnant à Thomas ce sens de l'humour que peuvent avoir des personnages aristocratiques, Niels a donné à cet homme une dimension à la fois tragique et drôle. Je déteste l'idée de faire entrer un acteur dans une boîte, surtout quand il s'agit de Niels Arestrup. Cela dit, vu son amour des contraintes, il aurait brisé les chaînes et m'aurait tapé dessus avec... Lui aussi c'est quelqu'un !

Qu'est-ce qui vous a poussé à choisir Françoise Fabian dans le rôle d'Elvira, la «matriarche» de cette famille ?

Pour incarner Elvira, il me fallait une comédienne capable de jouer une femme avec un immense contrôle de soi : quelqu'un de très soigné et qui fait plus jeune que son âge. La première fois que j'ai vu Françoise, je lui ai d'ailleurs dit : «Je vous adore. Vous n'avez qu'un seul défaut, c'est que vous faites trop jeune !» (rires). Quand on rencontre Françoise, on ne se dit pas d'emblée qu'elle est Elvira. Françoise aime la vie, elle est généreuse, marrante, profondément artiste. Et Elvira est tout le contraire, dans le contrôle et le calcul : une dissimulatrice, une joueuse d'échecs. Mais, comme avec Niels, quelques minutes en face d'elle suffisent à comprendre qu'elle pourrait aisément dégager tout cela. Je ne voulais faire d'Elvira ni un monstre, ni une gentille. Car je pense que les pires ordures ont les meilleures raisons du monde de l'être. Et Françoise était la femme de la situation.

C'est Alexandra Maria Lara, révélée par LA CHUTE et CONTROL, qui incarne Simone : la jeune femme qui entre dans la famille d'Elvira en épousant son petit-fils. Qu'est-ce qui vous a mené à ce choix ?

Simone est, d'une certaine manière, le personnage principal du film puisqu'on vit cette intrigue à travers elle et la manière dont elle observe Conrad. Je n'aime pas beaucoup cette expression, mais elle est un peu le spectateur dans le film. J'aimais l'idée que ce soit une étrangère, elle interprète une jeune femme qui cherche à trouver ses marques dans cette famille, comme une étrangère cherche à s'adapter au pays

dans lequel elle arrive. Alexandra a, en outre, une tenue, une pudeur et une intériorité, que j’avais déjà admirées dans CONTROL et sont autant d’atouts majeurs pour composer ce personnage-là. Quand Alexandra observe, on voit toute la scène dans ses yeux sans qu’elle n’ait rien à jouer. C’est pour ça que je l’ai beaucoup filmée en plan serré, en train de regarder les autres. Elle est l’œil du spectateur qui, une fois qu’il a compris qu’il existe un mystère planqué dans cette histoire, va se poser les mêmes questions qu’elle et percer à jour ce secret avec elle. Son interprétation laisse de la liberté, du mystère au public et lui permet d’être très actif. Grâce à Alexandra, le spectateur n’est ni en avance, ni en retard sur l’intrigue, mais avec elle.

Yannick Rénier incarne son mari à l’écran, Philippe Senn…

Philippe Senn a une personnalité construite sur deux facettes. C’est à la fois un homme très lucide et très volontaire qui sait où il va : l’héritier d’une grande famille d’industriels qui gère désormais “la boutique“. Mais on va découvrir aussi chez lui une vraie fragilité. Or, je le répète, je n’aime rien tant que l’ambiguïté chez les personnages et par son talent comme par sa beauté, Yannick s’est imposé pour incarner ce personnage-là.

Avec JE N’AI RIEN OUBLIÉ, vous retrouvez aussi le temps d’un second rôle, Nathalie Baye, l’héroïne de votre premier long métrage, BARNIE ET SES PETITES CONTRARIÉTÉS…

Nathalie joue un personnage qui n’existait pas en tant que tel dans le livre : l’ex épouse de Thomas, mère de Philippe et… ancienne maîtresse de Conrad. C’est pour une comédienne de l’envergure de Nathalie, une participation, mais pour le film, c’est un rôle essentiel. Elle interprète le rôle du grand amour de Conrad. Le fait que ce couple existe déjà dans l’inconscient du spectateur compte dans la narration du film. Pas besoin d’expliquer pendant des heures ce qui s’est passé entre eux quand on les voit pour la première fois ensemble dans le film. Mais il est tout aussi évident que pour un metteur en scène – qui plus est, de ma génération – c’est un privilège jouissif de voir

jouer Nathalie Baye avec Gérard Depardieu dans l’œilleton de sa caméra… Il faut dire que si les films de Duvivier, Janson, Prévert ou Audiard ont déclenché ma fascination pour le cinéma grâce à la mélodie de leurs dialogues, ce sont des acteurs comme Gérard ou Nathalie qui m’ont donné l’envie de passer ma vie aux côtés des comédiens. Lorsque j’avais vingt ans et que je voyais des films interprétés par eux et quelques autres évidemment (je ne vais pas me fâcher avec tout le cinéma français), il m’arrivait de fermer les yeux… Et je parlais… Je rêvais… Ce n’est certainement pas pour rien que Truffaut l’avait choisie pour réveiller par téléphone Charles Denner tous les matins dans L’HOMME QUI AIMAIT LES FEMMES. Il se pâmail en écoutant sa voix, comme moi, depuis vingt ans.

Vous qui tournez peu – 3 longs métrages en 10 ans – quel était votre état d’esprit au moment d’entamer le tournage de JE N’AI RIEN OUBLIÉ ?

Mon premier film a été une comédie très débridée, mon deuxième, HELL, un film très noir. Là, j’avais envie de faire un film très personnel. Cela peut sembler curieux car il s’agit d’une adaptation. Mais quand j’emploie le mot personnel, il faut le comprendre comme personnel par rapport au regard que je peux porter sur les gens. J’ai envie de dire qu’aujourd’hui, je suis très ami avec le film.

Comment avez-vous imaginé l’atmosphère visuelle dans laquelle se déroule l’intrigue ?

JE N’AI RIEN OUBLIÉ est aussi né de mon amitié avec le producteur Nicolas Duval. On travaille ensemble depuis longtemps et je lui suis très reconnaissant d’avoir un peu bousculé mon ambition. Ensemble, nous avons l’envie de faire un film large, visuel, en scope, d’autant plus qu’il s’agit d’un thriller psychologique relativement intimiste. Même si la forme du film est relativement classique, je voulais que l’écrin de cette histoire soit élégant. Nous avons regardé les films de James Ivory. Le chef opérateur Thomas Hardmeier a travaillé dans des tonalités chaudes avec beaucoup de subtilité. Il ne fallait pas faire du beau pour du beau, l’esthétique et la technique sont au service de

l’histoire. Cette intrigue se situe au cœur d’une famille très riche et élégante. Donc même si le budget était très serré, nous avons essayé de montrer l’argent à l’écran et le film est bien produit, dans le sens où l’argent a été mis là où il le fallait. Véronique Perrier aux costumes, Hervé Gallet aux décors ont fait des miracles. Quant aux flash-back qui parsèment le récit : j’ai voulu un traitement qui ne soit ni en sépia, ni en noir et blanc, mais qui corresponde à ce qui se passe dans la tête de Conrad dans ces moments où ces images redéfilent dans sa mémoire. Une vision légèrement décalée et tordue de cette réalité d’hier.

Pour la bande originale, vous avez fait appel à Klaus Badelt. Comment avez-vous travaillé avec lui ?

La conversation que j’ai eue avec Klaus n’a pas du tout été musicale. On a parlé de la dramaturgie du film et en particulier du personnage de Conrad. Evidemment, quand on traite de la maladie, il est aisé de faire accompagner son récit par une musique émouvante et riche en violons mais je voulais éviter cette facilité. J’ai donc expliqué à Klaus que je rêvais d’une musique qui pourrait être celle que se joue Conrad dans sa tête; et il l’a immédiatement compris. Il a fait l’effort d’aller chercher des émotions personnelles pour composer cette bande originale (il connaît des gens qui ont été atteints d’Alzheimer). Mais dès que nous avons été d’accord sur le principe, je l’ai laissé travailler. Car je souhaitais vraiment qu’il s’approprie les choses. Et le résultat est vraiment très beau : une musique discrète qui vous envahit, sans que vous ne vous en rendiez compte.

Vous avez beaucoup modifié votre film au montage ?

Avec ma jeune monteuse Marion Monnier, on n’a pas déstructuré le film qui avait été tourné. On a simplement «monté» le scénario tel qu’il était écrit. Le plus difficile a été en fait de bien contrôler l’évolution des personnages. Dans le cas de Conrad, il fallait évidemment montrer sa maladie sans que celle-ci n’envahisse le récit. Et dans celui de Simone, il fallait prendre garde à la manière dont évolue son intérêt pour le secret planqué dans cette intrigue, trouver le bon rythme. Plus que l’histoire, ce sont les personnages qui ont été difficiles à monter, mais c’est ce qui m’intéresse le plus.

Alors que JE N’AI RIEN OUBLIÉ s’apprête à sortir sur les écrans, pouvez-vous me dire ce qu’il représente pour vous ?

Qu’est ce qu’on fait de ce qu’on a fait dans la vie ? Ce n’est pas un hasard si j’ai fait ce film à la quarantaine un peu passée, à un âge où l’on prend conscience de son passé et où l’on essaie de recoller tant bien que mal les pièces de son propre puzzle. Quand on est adolescent, on envoie valdinguer son passé, on ne veut conjuguer la vie qu’au futur. Mais à 40 ans, nos souvenirs d’enfance, la place de nos parents, nos erreurs, nos regrets comme nos joies reviennent sonner à la porte. Plus question de ne pas la leur ouvrir ! On a tendance à parfois se mentir à soi-même. Mais il y a un jour où la vérité éclate, inéluctablement. Et ce jour-là, on a envie d’en faire un film. En cela d’ailleurs, la fin de JE N’AI RIEN OUBLIÉ est assez joyeuse puisque les choses reprennent leur place. On sent que la vie va pouvoir continuer dans la vérité et non plus dans le mensonge…

“Ce n’est pas un hasard si j’ai fait ce film à la quarantaine un peu passée, à un âge où l’on prend conscience de son passé et où l’on essaie de recoller tant bien que mal les pièces de son propre puzzle.”

ENTRETIEN AVEC GÉRARD DEPARDIEU

Qu'est ce qui vous a incité à faire partie de ce projet ?

En tout premier lieu, la façon dont Bruno m'en a parlé. Comme s'il avait été étonné d'avoir pu aller jusqu'au bout de son idée et de son envie. Il est touchant, Bruno, extrêmement discret par rapport à son engagement qui est pourtant total. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi humble. En particulier dans ce monde d'aujourd'hui où, plus que jamais, la plupart des gens cherchent à tirer la couverture à eux. Bruno se situe vraiment à contre-courant de tout cela. Après qu'on ait discuté, il m'a envoyé le scénario et je l'ai rappelé tout de suite après l'avoir lu pour lui dire la beauté de l'histoire qu'il voulait raconter. Il a eu la gentillesse de penser que je pourrais être son Conrad, cet homme dont la perte progressive de mémoire va semer le trouble dans cette famille bourgeoise dont il est proche depuis toujours. Et j'ai bien évidemment accepté. Car j'ai adoré l'atmosphère très hitchcockienne qu'annonçait ce scénario. Et l'ensemble tient ses promesses puisqu'il se révèle plein de surprises. Et ce pour une raison de base très simple : il est impossible de connaître avec précision les effets de la maladie d'Alzheimer puisqu'elle ne laisse, par définition, aucune trace, aucun souvenir chez ceux qui en sont atteints. Avec cette maladie en toile de fond, on plonge donc dans un océan de mystères. Mais en dépit des circonstances dramatiques, JE N'AI RIEN OUBLIÉ va générer de l'espoir. Et ça, on le doit à Bruno car le film traduit au plus près son humanité et ce qu'il est profondément. Il a pris ce film à bras-le-corps sans le lâcher un seul instant.

Comment se comporte t-il sur un plateau ?

Il fait le cinéma que j'aime. Un cinéma où le récit est l'essentiel. Comme chez Claude Chabrol, on ne sent chez lui aucune volonté de mettre en scène, de se faire remarquer par la multiplication de plans compliqués mais tout simplement le désir de raconter une histoire. Et moi je suis sur la même longueur d'ondes : il faut éviter de penser mais faire. À ce titre, le cinéma de Bruno me rappelle aussi celui de Pialat, où le tempo était donné par la vie et la réalité. Alors qu'aujourd'hui, le cinéma est, le plus souvent, un mélange d'informations télévisées et de courses poursuites de plus en plus spectaculaires avec des plans de plus en plus saccadés. Ce qui rend difficile de tenir un récit. Chez Bruno, c'est l'inverse. Et comme lui, je crois aux histoires. Et j'adore la manière précise dont il raconte le monde académique et protestant qui sert de toile de fond à son intrigue. Un monde de mensonges qui va exploser à cause de la maladie d'Alzheimer qui ramène celui qui en est atteint vers l'enfance donc vers la vérité. Si je devais le définir, je dirai que Bruno est finalement beaucoup plus Conrad qu'il n'en a l'air. Il a perdu ce qu'il a appris dans son désir de faire du cinéma pour se donner entièrement au récit. Et comme Conrad, on ne peut pas le vexer. On a l'impression que rien ne pouvait l'atteindre et il possède ce même émerveillement. Je l'avais surnommé Monsieur Plume sur le plateau. Bruno est définitivement un homme qui vit dans le merveilleux ! Et je crois qu'il s'est régalé sur le plateau.





Votre interprétation de Conrad passe par le regard. Celui d'un adulte qui glisse petit à petit vers celui de l'enfant émerveillé...

Je me suis simplement laissé porter par le personnage. Le malade atteint d'Alzheimer oublie ses repères et n'a plus de mémoire. Or, quand on n'a plus de mémoire, on est logiquement émerveillé par tout et tout le temps. On a des grands moments de trouble mais on ne sait pas précisément ce qu'ils sont ou ce qu'ils signifient. C'est comme la nuit qui tombe. Il ne fallait donc pas chercher à interpréter Conrad mais le vivre pleinement. C'est là où la pudeur intervient. Moi, par exemple, je suis très pudique dans la vie. Et c'est cette pudeur qui peut me permettre de me montrer dans un personnage à l'opposé de ce que je suis, complètement extraverti. La même chose prévaut pour Conrad. Et ce sont au final les regards des autres personnages sur lui qui m'ont guidé vers lui.

C'est la première fois que vous jouez avec Niels Arestrup. Quel plaisir avez-vous ressenti à le faire ?

Regarder les yeux de Niels aurait pu me suffire pour savoir comment bien jouer Conrad ! Au départ, Thomas, qu'il incarne est un tueur car il est lourd d'un secret qu'il ne sait pas. Puis quand, plus tard, il va l'apprendre, il ne saura quoi dire et comment réagir. Et son regard va alors repartir vers l'enfance, comme si lui aussi finalement était touché par Alzheimer.

Quel regard portez-vous sur une autre de vos partenaires principales, Françoise Fabian ?

On est tout d'abord frappé par sa beauté. Françoise représente pour moi la tragédienne dans toute sa splendeur : une Phèdre en puissance, avec tout le mystère et la force que cela implique. Et cela se vérifie tout au long de l'intrigue du film où, quels que soient les événements et la maîtrise qu'elle a ou n'a plus sur eux, elle n'est jamais battue.

Vous recroisez aussi le chemin d'Alexandra Maria Lara quelques années après qu'elle ait été votre partenaire dans Napoléon, à la télévision. Et on l'imagine un peu impressionnée face à vous. L'avez-vous ressenti ?

Sans doute a-t-il pu y avoir au départ ce genre de rapport-là. Mais Alexandra vient d'une famille d'acteurs donc elle est plus à l'abri dans ce genre de situation. Elle peut se permettre d'admirer car elle n'a pas peur de l'admiration qu'elle peut porter aux autres. Or, au-delà de son rapport à moi, c'est surtout parfait pour son rôle et le rapport qu'elle va avoir avec Conrad. Puisque le personnage qu'elle joue va découvrir la vérité du mystère qui entoure la famille Senn à travers la candeur de Conrad, son absence de vice, sa pureté d'enfant. C'est ce qui la pousse à aller au bout. Sans cela, elle n'y serait jamais parvenue. Dans ce film, Alexandra représente finalement le regard du spectateur qui va vivre l'intrigue au rythme des découvertes qu'elle va faire. Et quel regard !

En tant que spectateur justement, on a l'impression qu'il vous offre un des plus beaux rôles de votre carrière qui en compte tant. L'avez-vous ressenti ?

Je le ressens vraiment aussi de cette façon. Notamment parce que je n'ai eu aucune difficulté à devenir Conrad, puis à l'être tout au long du tournage. Mais je n'ai réalisé que très tard le poids des amours contrariés et la tragédie racinienne que ce rôle et cette histoire impliquent. Les rapports entre Conrad et Thomas sont finalement proches de ceux de Bernard Coudray et Mathilde Bauchard dans LA FEMME D'À CÔTÉ de Truffaut. Conrad aime Thomas... qui a peur de lui. Parce que la candeur de Conrad le bouscule, le met mal à l'aise, l'inquiète. Et c'est magnifique de la part de Bruno d'être d'abord parvenu à montrer cela, en douceur, sans forcer le trait, puis, plus tard comment le regard de Thomas va, suite à la révélation du secret, changer profondément sur Conrad. Comme si Thomas pouvait alors, et seulement alors, retrouver le regard qu'il lui portait enfant. Un regard tendre et amical que rien ne venait parasiter.

“Mais je n'ai réalisé que très tard le poids des amours contrariés et la tragédie racinienne que ce rôle et cette histoire impliquent”



ENTRETIEN AVEC NIELS ARESTRUP

Comment avez-vous réagi à la découverte du scénario de JE N'AI RIEN OUBLIÉ ?

Tout a commencé par une discussion avec Bruno dans un café parisien, près du pont de l'Alma. J'ai donc rencontré l'homme avant de lire l'histoire. Un homme très gentil, très souriant, très attentif et très discret. Très franc aussi puisqu'il m'a tout de suite expliqué qu'il peinait à financer son film, qu'il espérait évidemment aboutir, mais ne pouvait pas me l'assurer sur le moment. A ces mots, j'ai compris qu'il était dans une relation tranquille et apaisée avec le temps. Puis je suis rentré chez moi et j'ai lu le scénario qui m'a vraiment accroché. Et j'ai rappelé Bruno pour lui dire que, puisqu'il avait eu la gentillesse de me proposer le rôle, je serais ravi de faire partie de cette aventure.

Qu'est ce qui vous a séduit particulièrement dans cette première lecture ?

Plus que sur la maladie, JE N'AI RIEN OUBLIÉ est un film sur le secret. Car le secret est toujours une question de mémoire : il y est enfoui d'une manière ou d'une autre. Certains vont y avoir accès s'ils ont la capacité de se souvenir. Mais en réalité, tous autant que nous sommes aimons bien ne pas avoir trop de mémoire : ça arrange beaucoup de choses. C'est en tout cas à mes yeux un thème original et important. Et j'ai dévoré l'histoire de cette famille provinciale très assise dans ses certitudes et sur un secret qui va leur exploser à la figure comme une bombe. Elle m'est tout de suite apparue tout à la fois excitante et cinématographique. Mais je ne peux pas

dissocier la lecture de ce scénario à la personnalité de Bruno. Car dès lors que j'avais donné mon accord, on s'est beaucoup revu pour discuter du scénario. Et il a su me donner avec précision à imaginer ce qu'il voulait faire de mon personnage à l'écran.

Bruno Chiche dit aussi que grâce et avec vous, votre personnage a évolué vers plus de douceur et de tendresse. Vous en avez conscience ?

Je sais que pendant tout le tournage, on a continué à avoir des conversations intenses sur le scénario. Pour ma part, dès le départ, je trouvais ce personnage plus drôle que Bruno ne l'envisageait. Et je lui disais qu'il ne fallait pas en avoir peur car ça ne pouvait pas nuire à son chemin. On a ainsi beaucoup parlé ensemble de la fin du film qui était écrite de manière un peu plus brutale et elliptique, de mon point de vue. Or j'aimais par exemple l'idée que Thomas, mon personnage et Conrad, celui que joue Gérard, puissent avoir une scène ensemble où ils pourraient se retrouver. Un moment de tendresse où l'enfance et l'âge mur se rejoindraient. Cette scène n'existait pas à l'origine mais Bruno a finalement décidé de l'intégrer.

Comment avez-vous composé ce personnage de Thomas ?

Je suis parti de l'idée que cet homme ne connaît pas le secret sur lequel repose sa famille. Mais ce n'est pas parce qu'on ne connaît pas un secret qu'on n'en souffre pas. Et, pour moi, il fallait donc qu'à l'écran, Thomas soit en permanence traversé



par une souffrance persistante, même quand il fait des blagues. Car il sent qu'il y a quelque chose, sans pouvoir mettre un nom sur ce malaise. Et en somme, je vois Thomas comme un mec plutôt bien qui va au final être aussi démonté sinon plus que Conrad par la révélation de ce secret de famille enfoui.

Qu'avez-vous ressenti en donnant pour la toute première fois la réplique avec Gérard Depardieu ?

Comme vous le dites, tourner avec lui était pour moi une découverte. On m'avait raconté beaucoup de choses sur Gérard avant que je ne le rencontre : qu'il était difficile, compliqué, pas toujours très concentré, déconneur... Or, sur le plateau, j'ai vu pour ma part un homme tout sauf distrait, passionné par ce qu'il faisait et extrêmement précis. Un grand professionnel qui a été d'une grande gentillesse. Donc, sur le plateau, j'ai assez vite oublié que je ne connaissais pas Depardieu pour ne plus voir que son regard d'une tendresse infinie et émerveillé par l'existence. Celui qu'il a offert à son personnage de Thomas.

Et comment définiriez-vous votre collaboration avec Bruno Chiche ?

C'était très familial, très doux, très gentil. Et pour moi ce dernier terme est un compliment majeur. Il y a de la courtoisie, de l'élégance, de l'écoute et de l'attention aux autres chez Bruno. Il a su créer quelque chose de très chaleureux autour de lui. Et il s'est appuyé sur cet état d'esprit pour nous diriger. Et on n'a jamais cessé de discuter avec lui avant chaque scène et même pendant. On a cherché ensemble pour parvenir au meilleur résultat possible.

Françoise Fabian joue la compagne de votre père dans JE N'AI RIEN OUBLIÉ. Quel plaisir avez-vous eu à jouer avec elle ?

Françoise a en effet eu la gentillesse de prétendre être la femme de mon père, donc quelqu'un d'une génération plus âgée que la mienne (rires). Vous savez, je suis depuis toujours fasciné par la présence et la beauté infinie de cette femme.

Mais en la rencontrant et en travaillant avec elle, j'ai très vite compris que c'est quelqu'un de profondément simple, aimant la vie, aimant sourire, aimant être avec l'autre, aimant discuter... Françoise est tout sauf assise sur son propre mythe. Et ce fut pour toutes ces raisons un vrai délice de travailler avec elle.

C'est aussi la première fois que vous donniez la réplique à Alexandra Maria Lara. Qu'est ce qui vous a séduit chez cette jeune comédienne ?

C'est une magnifique actrice. Il est toujours délicat de ne pas jouer dans sa langue, comme elle s'y emploie ici. Et Alexandra avait donc fort logiquement quelques peurs particulières avant de se lancer dans cette aventure, mais l'intensité de son regard fait tout passer. Elle fait partie de ces actrices qui ont cette particularité rare de pouvoir totalement être dans une situation tout en ouvrant, avec ses seuls yeux, d'autres chemins et d'autres fenêtres qui ne sont pas dans le texte. Elle enrichit énormément son travail par cette intensité-là. Pour prendre un exemple, son regard dans le film dit en permanence qu'elle va fuir cette famille Senn qu'elle vient d'intégrer en épousant mon fils. Et pourtant, dans les faits, elle continue, elle s'accroche, elle enquête... Alexandra est une comédienne vraiment fascinante.

Le film que vous avez découvert est-il très différent de celui que vous avez lu ?

Je sais que Bruno redoutait le moment où ses comédiens allaient découvrir le film terminé. Mais quand j'ai fini par voir JE N'AI RIEN OUBLIÉ, j'ai vraiment été très touché. Parce que je l'ai trouvé juste par rapport à ce qu'on avait vécu sur le plateau. Il n'y a ni trahison, ni frustration. Bruno a su garder l'essentiel de ce qu'on avait fait ensemble. Et il était donc facile pour moi de reconnaître le film que j'avais aimé lire et tourner.

“Bruno a su garder l'essentiel de ce qu'on avait fait ensemble. Et il était donc facile pour moi de reconnaître le film que j'avais aimé lire et tourner.”



FILMOGRAPHIE DE BRUNO CHICHE

SCÉNARISTE ET RÉALISATEUR

LONGS MÉTRAGES

- 2010 JE N'AI RIEN OUBLIÉ
- 2005 HELL
- 2000 BARNIE ET SES PETITES CONTRARIÉTÉS

COURT-MÉTRAGES

- 1990 LE PINCEAU À LÈVRES
- 1989 BRASERO
- 1986 L'AMOUR EN MARCHÉ
- 1986 MORPHÉE



LISTE ARTISTIQUE

CONRAD	Gérard DEPARDIEU
SIMONE	Alexandra MARIA LARA
ELVIRA	Françoise FABIAN
THOMAS	Niels ARESTRUP
ELISABETH	Nathalie BAYE
PHILIPPE	Yannick RENIER
SCHOLLER	Féodor ATKINE
DOCTEUR COHEN	Olivier CLAVERIE
DOCTEUR WIRTH	Pascale ARBILLOT

LISTE TECHNIQUE

Scénario, adaptation et dialogues	Bruno CHICHE	Régisseur Général	Jérôme ALBERTINI
Avec la collaboration de	Fabrice ROGER-LACAN Juliette SALES Jennifer DEVOLDERE	Producteurs associés	Dominique BOUTONNAT Arnaud BERTRAND Farid TOURAB Niels COURT-PAYEN
Directeur de la photographie	Thomas HARDMEIER (A.F.C.)	Un film produit par	Nicolas DUVAL ADASSOVSKY Yann ZENOU
Photographe de Plateau	Magali BRAGARD	En co-production avec	Amélie LATSCHA Félix MOELLER
Musique originale	Klaus BADEL	Une co-production	QUAD FILMS BLUEPRINT FILM STUDIO 37 CHAOCORP PROFIDEV APIDEV 2010
Monteuse	Marion MONNIER	En association avec	UNI ÉTOILE 7
1 ^{re} Assistante réalisateur	Valérie OTHNIN-GIRARD	Avec la participation de	ORANGE CINÉMA SERIES
Casting	Brigitte MOIDON (A.R.D.A.)	Ventes internationales	STUDIO 37 / KINOLOGY
Scripte	Marie GENNESSEUX		
Décors	Hervé GALLET		
Son	Jean-Jacques FERRAN Nicolas MOREAU Dominique GABORIEAU		
Costumes	Véronique PERIER		
Directrice de production	Camille LIPMANN		

